



**HAL**  
open science

## ”Exotisme et déclin dans la ville portuaire d’Enkhuizen au XVIIIe siècle”

Thierry Allain

► **To cite this version:**

Thierry Allain. ”Exotisme et déclin dans la ville portuaire d’Enkhuizen au XVIIIe siècle”. Histoire urbaine, 2011. hal-03168933

**HAL Id: hal-03168933**

**<https://hal.science/hal-03168933>**

Submitted on 21 Dec 2021

**HAL** is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L’archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d’enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.

*Exotisme et déclin dans la ville portuaire d'Enkhuizen au XVIIIe siècle*

« Enchuse est une jolie Ville en la partie Septentrionale de Hollande, forte d'assiette, et quoy qu'elle aye les flancs battus de l'Océan, elle méprise les flots, elle a acquis de grandes richesses en ses voyages sur mer »<sup>1</sup>. Bien que les guides de voyages de l'époque soient des documents à manier avec précaution, ce jugement du révérend père Boussaingault permet d'appréhender les liens étroits tissés entre Enkhuizen et l'ouverture sur le grand large.

Considérée par les contemporains comme un port de front de mer, cette ville située sur les rives de la *Zuyderzee* développa de façon spectaculaire des activités maritimes à partir de la seconde moitié du XVIe siècle. Les espaces maritimes fréquentés par les navigateurs de la ville s'étendirent alors à la quasi-totalité des mers connues. Nombre d'enfants d'Enkhuizen s'illustrèrent en effet comme navigateurs et cartographes, entre la fin du XVIe siècle et le début du XVIIe siècle. Les travaux d'un homme comme Lucas Jansz Waghenaer témoignent de la valeur d'une véritable école de cartographes basée à Enkhuizen. Les voyages vers l'Asie de Jan Huyghen van Linschoten, promis à une large publicité grâce à son récit *Het Itinerario* imprimé en 1596, constituèrent également une étape essentielle dans l'histoire maritime mondiale. Cet ouvrage contribua en effet à faire connaître la nouvelle route commerciale aux navigateurs du Nord<sup>2</sup>. La pêche comme le commerce drainèrent vers Enkhuizen des richesses, des produits et des hommes parfois venus de très loin. Certains de ses bourgeois participèrent aux premiers pas du commerce asiatique néerlandais, et se trouvèrent tout naturellement à l'origine de la *Verenigde Oost-indische Compagnie*. Les actionnaires d'Enkhuizen donnèrent à la ville le troisième rang au sein de cette Compagnie des Indes orientales, avec une somme totale de 567 000 florins. Celle-ci la plaçait, il est vrai, loin derrière Amsterdam mais devant des villes comme Rotterdam ou Hoorn.

---

<sup>1</sup> Révérend Père Boussaingault, *La Guide universelle de tous les Pays-Bas des Dix-sept Provinces*, volume n° 1, Paris, 1677 (première édition 1672), p. 180.

<sup>2</sup> *Het Itinerario van Jan Huyghaen van Linschoten 1579-1592*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1934.

Cette cité a donc associé de façon précoce son développement économique à l'ouverture sur le domaine ultramarin. La production et le commerce des produits coloniaux ont profondément marqué Enkhuizen du sceau de l'exotisme. Le déclin économique qui frappa la ville au XVIIIe siècle doit donc nous interpeller. Sa brutalité et son ampleur ont été soulignées par de nombreux historiens néerlandais<sup>3</sup>. Le commerce maritime fut ainsi victime de la forte montée en puissance d'Amsterdam, avant que la concurrence des autres puissances européennes n'accentue le mouvement de repli<sup>4</sup>. Enkhuizen a connu une réelle perte de dynamisme se traduisant par une moindre intégration dans les réseaux économiques européens mais également par une spectaculaire contraction démographique<sup>5</sup>.

Qualifiée d'« immense cimetière » par un voyageur de 1874, Enkhuizen n'offrait plus qu'une image racornie deux siècles après le jugement émerveillé de Boussaingault<sup>6</sup>. Outre un rayonnement réduit, la ville semblait s'être repliée sur elle-même. Un ouvrage récent donne tout son sens à cette vision. Il nous invite en effet à envisager l'exotisme au XVIIIe siècle essentiellement comme un facteur de transformation de la culture matérielle en Europe<sup>7</sup>. Plongée dans une profonde apathie par le déclin, Enkhuizen aurait donc cessé d'être concernée par l'exotisme. Cette hypothèse doit-elle être validée ? Un questionnement centré sur Enkhuizen ne saurait toutefois être totalement satisfaisant. Son destin au XVIIIe siècle ouvre en effet un champ complexe de problématiques pouvant s'appliquer à de nombreuses autres cités. Est-il pertinent de lier affaiblissement économique de la ville et effacement de la marque de l'exotisme ? En d'autres termes, l'effondrement de la production des biens exotiques dans les villes de l'Age moderne s'accompagne-t-il nécessairement d'un recul de leur consommation ? Le déclin ne débouche-t-il pas naturellement sur une réévaluation du rapport à l'autre, ses produits et ses modes de consommation ?

---

<sup>3</sup> La pêche du hareng et le commerce maritime européen furent particulièrement touchés. Toutes les estimations au sujet du premier secteur s'accordent pour faire apparaître une forte décroissance des volumes pêchés par les flottilles d'Enkhuizen (Hendrik Adriaan Kranenburg, *De zeevisserij van Holland in den tijd der Republiek*, Amsterdam, H.J. Paris, 1946, pp. 36-37 ; Ad van der Woude, *Het Noorderkwartier. Een regionaal historisch onderzoek in de demografische en economische geschiedenis van westelijk Nederland van de late middeleeuwen tot het begin van de negentiende eeuw*, La Haye, AAG Bijdragen 16, tome 1, p. 406 ; René Willemsen, *Enkhuizen tijdens de Republiek*, Hilversum, Verloren, pp. 164-165).

<sup>4</sup> Paul van Royen est catégorique quand il affirme que la ville ne représentait plus rien en termes de fret et de négoce maritime au XVIIIe siècle (*Zeevarenden op de koopvaardijvloot omstreeks 1700*, Amsterdam, De Bataafsche Leeuw, 1987, p. 47).

<sup>5</sup> Les habitants de la ville seraient passés de 21 878 en 1622 à 6 803 en 1795 (Piet Lourens et Jan Lucassen, *Inwoneraantallen van Nederlandse steden ca. 1300-1800*, Amsterdam, NEHA, 1987, p. 60).

<sup>6</sup> Henry Harward, *La Hollande pittoresque. Voyage aux villes mortes du Zuiderzee*, Paris, Plon, 1874, p. 88.

<sup>7</sup> Ina Baghdiantz Mc Cabe, *Orientalism in Early Modern France. Eurasian Trade, Exoticism, and The Ancien Regime*, Oxford/New York, Berg, 2008.

En premier lieu, la Compagnie des Indes orientales poursuivit ses activités prospères. Les profits générés par le commerce asiatique contribuèrent à renforcer les fortunes édifiées auparavant. Le XVIII<sup>e</sup> siècle, si déprimé pour Enkhuizen par certains aspects, ne l'était pas pour les activités extra-européennes. On a ainsi calculé qu'entre 1700 et 1750 la chambre de la ville n'expédia pas moins de 122 navires à destination des Indes orientales, soit une moyenne de 2,5 navires par an<sup>8</sup>. On sait également que la valeur des retours augmenta très fortement au XVIII<sup>e</sup> siècle, tout comme le tonnage des navires de transport. Cet aspect a longtemps été occulté, dans la mesure où le grand commerce colonial irriguait moins intensément et moins directement l'économie urbaine que la pêche du hareng ou le cabotage le long des côtes européennes. La ville n'accueillit en effet aucune manufacture de transformation des produits coloniaux, comme des raffineries de sucre ou des fabriques de tabac. Les activités textiles se montrèrent tout autant discrètes, à l'instar de la crise touchant de plein fouet nombre de villes aux Provinces-Unies. Son implication dans le commerce colonial se limita de plus en plus, au fur et à mesure que le XVIII<sup>e</sup> siècle avançait, à une activité d'entrepôt de transit. C'est donc davantage le très net repli des autres activités qui a favorisé en partie le renforcement du poids relatif du commerce asiatique dans l'économie urbaine. Il est indéniable qu'au temps du déclin, Enkhuizen dépendait plus que jamais de la production et du commerce des biens coloniaux. Il reste à savoir si les habitants avaient bien conscience de l'importance de ces activités pour leur cité.

A partir de sources différentes, deux auteurs se sont plus particulièrement intéressés aux retombées financières du commerce asiatique sur les habitants d'Enkhuizen. Femme S. Gaastra a travaillé sur les assignations qui permettaient aux expatriés d'Asie de transférer de l'argent vers les Provinces-Unies. Pour les années 1755-1759, il a obtenu un total de plus d'un million de florins transitant par la chambre d'Enkhuizen avant d'être versés à des particuliers<sup>9</sup>. Cette somme était encore très loin, cependant, de l'argent total distribué par la *Verenigde Oost-indische Compagnie*. Les florins payés par assignation se concentraient bien souvent, en outre, entre quelques mains<sup>10</sup>. Mais il est certain qu'une partie non négligeable des fortunes de la ville plongeait leurs racines

---

<sup>8</sup> Daniëlle van den Heuvel, "*Bij uijtlandigheid van haar man*". *Echtgenotes van VOC-zeelieden, aangemonsterd voor de kamer Enkhuizen (1700-1750)*, Amsterdam, Aksant, 2005, p. 28. L'auteur fournit aussi la liste des navires utilisés pendant cette période, ainsi que la date de leur voyage (pp. 107-108).

<sup>9</sup> Femme Gaastra, « Heren profiteren. Het aandeel van Hoorn en Enkhuizen in de rijkdom van de VOC-dienaren in Azië in de achttiende eeuw », dans *Steevast. Jaaruitgave van de vereniging "Oud-Enkhuizen"*, 25 (2003), tableau n° 1, p. 7. Les sommes concernées par ces assignations furent beaucoup moins importantes pour un autre port abritant une chambre de la V.O.C., comme Hoorn, ce qui accrédite la thèse d'un flot d'argent se déversant sur la ville.

<sup>10</sup> *Ibid.*, p. 8. On retrouve sans surprise quelques régents parmi les plus importants, comme Diederik Arnold de Vries qui empocha 31 444 florins pour ces quatre années, ou bien Jan Pan avec 23 343 florins.

dans le commerce colonial. Une telle manne financière en provenance de l'Extrême-Orient n'était pas réservée aux seuls patriciens. Les plus modestes pouvaient également en profiter, en ayant recours aux *transportbrieven* ou aux *schuldbrieven*. Un dispositif particulier leur permettait par ailleurs de disposer à intervalle régulier d'argent venu des Indes sans attendre un hypothétique retour. Les *maandbrieven* offraient en effet aux compagnes la possibilité de percevoir jusqu'au quart de la solde annuelle d'un marin, d'un soldat ou d'un administrateur de la compagnie vivant et travaillant en Asie<sup>11</sup>. En dépit d'une proportion moindre d'individus ayant recours à ce système, ce transfert d'argent constituait encore, au XVIIIe siècle, une source essentielle de revenu pour un certain nombre de familles<sup>12</sup>.

La souscription au capital des compagnies des Indes constituait néanmoins le moyen le plus sûr de s'enrichir en profitant du goût des habitants des villes hollandaises pour l'exotisme. Si les dividendes rapportés par cette participation aux activités de la *Verenigde Oost-indische Compagnie*, par exemple, connurent une certaine irrégularité une fois passé le premier tiers du XVIIIe siècle, ils n'en rapportèrent pas moins sur le long terme de confortables profits jusqu'à la quatrième guerre anglo-hollandaise. Tous les dépouillements d'inventaires après décès de membres du patriciat font apparaître l'omniprésence des actions et des obligations de compagnies de commerce. La V.O.C. est particulièrement concernée à Enkhuizen, avec certains héritages dont la plus grande partie de la valeur est sous la forme de ces parts<sup>13</sup>. Une seule obligation pouvait parfois atteindre un montant considérable, comme c'est le cas pour celle qui se trouvait dans la succession de Jacob van der Ramhorst. Sa valeur fut en effet estimée, après calcul des intérêts, à 10 290 florins et 12 *stuivers*<sup>14</sup>. On gardera néanmoins à l'esprit qu'un certain nombre de ces actions et obligations étaient tirées sur la chambre d'Amsterdam, et non sur celle d'Enkhuizen. Cette dernière ville jouait de plus en plus, au fur et à mesure que le XVIIIe siècle s'avancait, un rôle d'entrepôt de transit positionné entre le déchargement des navires de haute mer à l'entrée de la *Zuyderzee* et les quais d'Amsterdam. Un certain nombre de marchandises débarquées à Enkhuizen n'étaient pas destinées au marché local. Il faut donc s'interroger sur le maintien de la consommation des produits tropicaux dans la ville.

---

<sup>11</sup> Daniëlle van den Heuvel, *op cit*, pp. 22-28.

<sup>12</sup> *Ibid*, p. 109 et pp. 22-28.

<sup>13</sup> Il est impossible de citer tous les inventaires analysés. Je me bornerai à signaler les références des documents concernant deux des régents les plus puissants de la ville, à un siècle d'écart : Andries van Vossen, mort en 1698 (Archives de Frise occidentale (WFA), Stadsarchief Enkhuizen (SAE), papiers de famille 726/1740, pochette n° 3) et Everhard Pan, disparu en 1794 (*ibid*, 798/1359d, pochettes 27 et 28).

<sup>14</sup> Archives d'Etat de Hollande du Nord (RANH), Haarlem, collection Semeijns/De Vries/Van Doesburgh, n° 677.

La vie quotidienne des habitants d'Enkhuizen leur offrait par ailleurs de multiples confrontations avec des objets exotiques. Les bourgeois les plus aisés consommaient des denrées alimentaires venues des Indes comme le sucre, le poivre, la cannelle, le café mais aussi le thé. Nous ne disposons pas à ce sujet d'une source fiable permettant la quantification de cette consommation, mais les inventaires après-décès nous renseignent sur un usage fréquent des produits tropicaux au sein des catégories aisées. La porcelaine chinoise et japonaise est en effet omniprésente chez les familles patriciennes, dans des proportions parfois impressionnantes. Jan Minne, l'un des hommes les plus riches de la ville, possédait un grand nombre de pots en porcelaine ainsi que 523 coupelles et 456 petites tasses destinées à boire le thé<sup>15</sup>. Si ces produits étaient quasiment inaccessibles aux bourses les plus modestes, ils entraient néanmoins dans la consommation habituelle d'un certain nombre d'habitants de la ville<sup>16</sup>. Quelques dossiers judiciaires attestent en effet de la possession assez répandue d'objets liés à la consommation de produits tropicaux. Les boîtes à tabac ou les théières en métal non précieuses étaient parfois dérobées à des artisans ou des navigateurs<sup>17</sup>. D'autres cas mettent en lumière la présence dans le port de grandes quantités de marchandises asiatiques plus ou moins bien gardées. Deux affaires de larcin mettant en jeu des sacs de poivre ponctuent ainsi l'année 1765<sup>18</sup>. Plusieurs centaines d'individus s'employaient, par ailleurs, sur les chantiers, dans les entrepôts ou encore sur les quais au service de la *Verenigde Oost-indische Compagnie*<sup>19</sup>. Ils se trouvaient donc en contact quotidien avec les odeurs et les consistances des différentes épices.

Les étoffes et les vêtements ramenés d'outre-mer constituaient un autre élément incontournable de l'ouverture de l'Europe à l'exotisme. Les grandes villes maritimes de Hollande étaient bien entendu concernées au plus haut point par des tissus d'une grande variété, achetés surtout en Inde, dans le Golfe du Bengale. Les femmes de marins et d'employés de la V.O.C. devaient se signaler par des habits colorés en coton, dont il ne nous reste malheureusement aucune trace. L'opportunité dont disposaient ces hommes de ramener des étoffes à Enkhuizen nourrissait

<sup>15</sup> Katja Bossaers, *De regenten van Enkhuizen in de achttiende eeuw*, mémoire de maîtrise soutenue en 1983 devant la Vrije Universiteit, Amsterdam, p. 49.

<sup>16</sup> Thera Wijzenbeek-Olthuis a mis en valeur la présence d'épices comme la cannelle ou le sucre, mais également du café et dans une moindre mesure du thé, sur la table et dans les livres de recettes d'un certain nombre d'habitants de Delft (« Invloed van de VOC op het dagelijks leven in Delft », dans H.L. Houtzager et alii (red), *Delft en de Oost-Indische Compagnie*, Amsterdam, Rodopi, 1987, pp. 104-106).

<sup>17</sup> Voici deux cas d'emprisonnement motivé par le vol d'objets destinés à la consommation de produits coloniaux : celui de Grietjen Meinders le 22 septembre 1723 (WFA, Oud-Rechterlijke Archief Enkhuizen (ORAE), Crimineel boek (CB), 4926) et de Hendrick Rommert le 1er mai 1778 (ibid, 4927).

<sup>18</sup> Il s'agissait, pour le vol de janvier 1765, de quatre individus ayant dérobé 39 sacs de poivre sur un navire à quai (WFA, ORAE, CB, 4927). Onze mois plus tard, huit sacs de poivre disparurent d'un autre bateau (ibid, 4926).

<sup>19</sup> Si l'on en croit Marc Alphen, les différentes activités de la V.O.C. auraient généré l'emploi permanent de 250 à 300 personnes à Enkhuizen dans le premier quart du XVIIIe siècle (« Ronselaars voor de VOC in Enkhuizen omstreeks 1710 », dans Steevast. *Jaaruitgave van de vereniging Oud-Enkhuizen*, 17 (1995), p. 28.

très certainement un important commerce local. Les régents n'étaient pas en reste. L'inventaire des biens possédés par Andries Kluppel et sa femme, dressé en 1778, laisse apparaître un nombre considérable de vêtements d'origine asiatique. Leur valeur n'était pas toujours très élevée, comme c'est le cas pour cette « robe d'Inde orientale avec des franges en coton » évaluée par le notaire à 10 florins et dix *stuivers*<sup>20</sup>. Certains tissus étaient, de leur côté, destinés à la décoration intérieure des riches maisons patriciennes. Petronella van Gent, veuve d'un des hommes les plus fortunés de la ville, disposait ainsi de rideaux de soie richement ouvragés<sup>21</sup>.

Enkhuizen possédait en matière de collection de raretés une solide tradition plongeant ses racines au cœur du XVIIe siècle. Le médecin Bernardus Paludanus s'était installé dans la ville en 1585, attiré par son intense activité maritime. Cet ami intime de Jan Huyghen van Linschoten mit à profit les contacts noués sur les quais avec les navigateurs et les marchands pour accumuler les objets venus d'Afrique, d'Asie ou encore du Levant. Son cabinet de curiosité et son jardin exotique faisaient l'admiration d'une foule de savants et de curieux venus de toute l'Europe<sup>22</sup>. Cette collection d'objets fut dispersée assez rapidement après la mort de Paludanus, survenue en 1633. A l'exception d'un bourgeois nommé Dirk van Steenberg, on ne trouve la trace d'aucun autre collectionneur d'envergure à Enkhuizen pour le reste de notre période. L'existence d'un solide groupe de rentiers, disposant de temps libre et de revenus confortables, constituait pourtant un terreau favorable à l'essor des collections de particuliers. L'examen des successions n'a pas permis de révéler la présence de cabinet d'art ou de raretés constitués dans la ville au XVIIIe siècle<sup>23</sup>. Conclure à un effacement de l'intérêt pour les objets étonnants ramenés des rivages lointains serait néanmoins prématuré. Le pasteur calviniste Henricus Smit, s'il ne possédait pas de collections d'objets exotiques, n'en témoignait pas moins beaucoup de curiosité à ce propos. L'analyse de la composition de sa bibliothèque, à partir d'un inventaire dressé en 1728, révèle en effet la présence d'ouvrages consacrés à ce sujet<sup>24</sup>.

---

<sup>20</sup> RANH, Haarlem, collection Semeijns/De Vries/Van Doesburgh, n° 694.

<sup>21</sup> Katja Bossaers, *op cit*, 1983, p. 48.

<sup>22</sup> Parmi les mises au point les plus stimulantes sur ce dossier : Ellinoor Bergvelt et Renée Kistemaker, *De wereld binnen handbereik. Nederlandse Kunst- en rariteitenverzamelingen 1585-1735*, Zwolle, Waanders, 1992, pp. 51-52 et 171-177 ; Marie-Christine Engels, « Een combinatie van kunst en wetenschap : de verzameling van Bernardus Paludanus (1550-1633) », dans *Steevast. Jaaruitgave van de vereniging Oud-Enkhuizen*, 19 (1997), pp. 32-36.

<sup>23</sup> Yvonne Prins, « Van scheepjongen tot admiraal van de retourvloot. Het leven van VOC-dienaar Roelof Blok », dans *Jaarboek Centraal Bureau voor Genealogie*, 52 (1998), pp. 157-199.

<sup>24</sup> Il s'agissait de deux livres en trois parties chacun. Le premier, par Simon de Vries, intitulé *D'eedelste tijdkostingh der weet-geeringe verstanden of De groote historische rariteitkamer*, avait été imprimé en 1694 à Amsterdam. Le second, de Willem van Ranouw, *Kabinet der natuurlyke historien en wetenschappen, konsten en handwerken*, comportait neuf volumes imprimés entre 1719 et 1721 (Koninklijke Bibliotheek (KB) La Haye, Veilingcatalogi, n° 2156, microfiches 3458-3459).

La présence des étrangers, intermédiaires culturels privilégiés avec l'extérieur, se réduisit dans de très fortes proportions au XVIIIe siècle, en relation avec une offre de travail raréfiée. Le registre des publications de bans de mariage fait ainsi apparaître une forte baisse de la proportion des unions impliquant au moins un conjoint étranger. Elle passa en effet de 28% en 1650 à 11,6% en 1745-1749<sup>25</sup>. La source utilisée possède néanmoins de nombreuses limites, car tous les étrangers présents dans la ville n'étaient pas concernés par un mariage. D'autres, singulièrement dans une ville portuaire, se contentaient d'y séjourner temporairement dans l'attente d'un embarquement sur les navires de commerce ou de pêche. Les registres d'admission aux offices de l'Eglise Réformée offrent donc un moyen commode de compléter notre analyse. Si les migrants ultramarins sont nettement moins nombreux au XVIIIe siècle, on comptabilise tout de même 43 arrivées en provenance des Indes orientales entre 1729 et 1780<sup>26</sup>. Cinq hommes parmi ces arrivées furent inscrits deux fois, et un autre trois fois. Cela signifie très clairement qu'en dépit de la mortalité très élevée liée à ces voyages au très long cours, certains individus effectuaient des allers-retours entre Enkhuizen et l'Asie. D'autres, d'origine européenne, ne débarquaient à Enkhuizen qu'après avoir effectué un crochet par les Indes. Les archives judiciaires nous permettent de repérer un certain nombre de ces individus. Deux hommes ayant déjà commis de multiples larcins à Batavia reprirent ainsi leurs activités une fois débarqués à Enkhuizen<sup>27</sup>. Regina Hartman, âgée d'environ 25 ans lors de son arrestation pendant l'hiver 1774, était née à Batavia. Coupable de recel avec son mari, sa destinée illustre les désagréments de l'ouverture d'Enkhuizen aux rivages exotiques<sup>28</sup>.

La ville, de son côté, continua d'envoyer certains de ses enfants vers l'Extrême-Orient, à commencer par ceux qui n'avaient plus de parents. Un certain nombre d'orphelins furent en effet, tout au long du XVIIIe siècle, embarqués à bord des navires appareillant pour les Indes<sup>29</sup>. La plupart des officiers de marine au service de la V.O.C. étaient encore, au XVIIIe siècle, originaires d'Enkhuizen ou de ses environs, en dépit d'une tendance à la diversification du recrutement<sup>30</sup>. La liste des attestations fournies par l'Eglise Réformée à ceux qui souhaitaient quitter la ville confirme ce phénomène<sup>31</sup>. L'aventure coloniale exerçait en effet un puissant attrait sur nombre d'habitants,

<sup>25</sup> WFA, Doop- Trouw- en BegraafBoeken Enkhuizen (DTBE), 48 et 53.

<sup>26</sup> WFA, DTBE, 15 à 18.

<sup>27</sup> Il s'agissait d'Hendrik Coster, dont l'emprisonnement aux Indes fut suivi d'une nouvelle arrestation sur les rives de la *Zuyderzee* en septembre 1719 (WFA, ORAE, CB, 4925), et de Jacob Nichta qui aggrava son cas en désertant d'un navire de la V.O.C. (ibid, 4926).

<sup>28</sup> Ibid, 4927.

<sup>29</sup> Marianne Wever-Nierop, « De weesjongens uit Enkhuizen in dienst van de VOC », dans *Steevast. Jaaruitgave van de vereniging "Oud-Enkhuizen"*, 24 (2002), pp. 5-28.

<sup>30</sup> Jan Kees Beers et Cees Bakker, *Westfriezen naar de Oost. Kamers der VOC te Hoorn en Enkhuizen en hun recruteringsgebied, 1700-1800*, Hoorn, Historisch Genootschap « Oud West-Friesland », 1990, pp. 59-61.

<sup>31</sup> WFA, DTBE, 21.



bourgeois ou non. L'éclatante réussite de certains d'entre eux sous les Tropiques, autant que la situation géographique ou les traditions, alimentait sans aucun doute cet élan vers le grand large. Jacob Mossel, venu d'une famille de vendeurs de harengs, s'embarqua dès l'âge de 16 ans sur un navire à destination des Indes. Devenu assez rapidement gouverneur-général des Indes, son parcours témoignait d'une appétence particulière pour la vie sous les tropiques<sup>32</sup>. Roelof Blok, de son côté, eut la chance de revenir dans sa ville natale, après une longue carrière en Asie. Gouverneur des Célèbes à Macassar entre 1754 et 1760, cet homme était suffisamment puissant et riche pour siéger au conseil urbain dès 1761. Il est probable qu'il ait abondamment contribué à la diffusion de l'exotisme au sein des élites de la ville<sup>33</sup>.

Le maintien de liaisons maritimes régulières avec les terres africaines et asiatiques débouchaient donc toujours sur l'expérience de l'autre. Celle-ci pouvait parfois prendre un tour inattendu, comme on le voit au sujet d'un certain Cornelis Valentijn, adulte baptisé au sein de l'Eglise réformée en février 1725<sup>34</sup>. Cet ancien esclave aux origines incertaines avait été transporté dans le port de la *Zuyderzee* sur un navire venu de l'Océan Indien. Sa peau très sombre le rendait facilement identifiable dans les rues d'Enkhuizen. Recueilli quelques mois avant son baptême par le régent Frederik Lakenman, Valentijn ne reprit pas la mer et préféra plutôt s'installer dans la ville<sup>35</sup>. Engagé pour divers emplois au service de la V.O.C., puis propriétaire d'une maison dans la principale artère d'Enkhuizen grâce à l'héritage légué par son protecteur, son intégration dans la ville semble avoir été réussie. Elle fut parachevée par son mariage, en avril 1729, avec Trijntje Jacobs. Cette jeune femme lui donna plusieurs enfants, jusqu'à sa mort survenue en 1762. Remarié très rapidement, Valentijn eut l'occasion de reconstituer une famille avant de disparaître six ans plus tard<sup>36</sup>. De tels exemples d'installation d'anciens esclaves à la peau sombre aux Provinces-Unies sont très rares, la plupart d'entre eux reprenant très vite la mer. Tous ceux qui, à Enkhuizen entre 1724 et 1769, furent amenés à côtoyer Cornelis Valentijn ont donc fait l'apprentissage d'un contact assez rare au quotidien. L'intégration de cet homme dans la communauté urbaine révèle également une certaine capacité à accepter l'altérité.

---

<sup>32</sup> *Encyclopaedie van Nederlandsch-Indië*, volume III, La Haye/Leyde, 1919, p. 158.

<sup>33</sup> Katja Bossaers, « *Van kinstbeen aan ten staatkunde opgewassen* ». *Bestuur en bestuurders van het Noorderkwartier in de achttiende eeuw*, La Haye, Hollandse Historische Reeks 25, 1996, p. 152. Roelof Blok était d'ailleurs l'auteur d'une *Beknopte geschiedenis van het Makassarsche Celebes en onderhoorigheden*, imprimée en 1759.

<sup>34</sup> Jan de Bruin, « Cornelis Valentijn : een Enkhuizer Cupido ? », dans *Steevast. Jaaruitgave van de vereniging "Oud-Enkhuizen"*, 15 (1993), p. 53.

<sup>35</sup> Les autorités de la Compagnie des Indes orientales tentaient de limiter au maximum ces installations, renvoyant ainsi automatiquement tout esclave débarqué sur le sol néerlandais.

<sup>36</sup> Jan de Bruin, *op cit*, p. 62-63.

Les activités de la Compagnie des Indes orientales occupaient, depuis longtemps, de larges pans de l'espace urbain. Dès 1602, le conseil urbain avait décidé de louer à la jeune Compagnie des Indes orientales un terrain s'étendant de la *Zuider-* ou *Engelsetoren* au pont de la *Blauwpoort* pour une durée de 20 ans<sup>37</sup>. Les installations dévolues au commerce avec l'Extrême-Orient furent ensuite étendues à la *Wierdijk*, et ne devaient plus cesser de se développer. Nantis d'une autorisation pour faire bâtir un nouvel entrepôt de dix pieds de long et vingt de large en 1714, les Messieurs de la chambre d'Enkhuizen rachetèrent une ancienne brasserie afin d'y loger leur extension<sup>38</sup>. Les chantiers navals eux-mêmes connurent un accroissement régulier de leur surface jusqu'au milieu du XVIIIe siècle, en rapport avec un plus grand nombre de mises à l'eau<sup>39</sup>. Les activités liées au grand commerce colonial occupèrent donc une place grandissante dans la ville. Il soufflait, grâce à elles, un vent d'exotisme sur toute la partie orientale de l'ensemble portuaire. On peut se poser la question du rôle exact de ces zones de stockage et de production au sein du territoire urbain. Les registres fiscaux font apparaître que ces espaces remplissaient également une fonction résidentielle. Un certain nombre d'habitants logeaient en effet sur la *Wierdijk*, avec une nette tendance, si l'on en croit certaines sources, à la concentration des familles patriciennes. Les parents des défunts devaient en effet acquitter une taxe instituée en 1695 par la province de Hollande et Frise de l'Ouest sur les inhumations. Selon un principe de proportionnalité, les plus pauvres étaient dispensés du paiement de cet *impostbegraven*, tandis que les plus riches pouvaient payer jusqu'à 30 florins, et même 60 florins dans le cas d'un célibataire<sup>40</sup>. Si l'on trouve encore des familles exemptées pour la période 1725-1729, une majorité de celles qui étaient concernées 50 ans plus tard versèrent la somme maximale pour un défunt marié<sup>41</sup>. La *Wierdijk* constituait par ailleurs, avec sa promenade plantée offrant un panorama sur les navires à quai, un lieu de promenade prisé de tous les bourgeois d'Enkhuizen. Il existait donc, y compris pour une partie de l'élite dirigeante de la ville, une proximité physique avec les activités de production et de conditionnement des produits coloniaux.

Une imposante bâtisse appelée « la maison de la V.O.C. » retenait surtout l'attention. Il s'agissait en fait du lieu de réunion des Messieurs de la Chambre d'Enkhuizen de la Compagnie des

<sup>37</sup> Hans Bonke et Katja Bossaers, *Heren investeren. De bewindhebbers van de West-Friese kamers van de V.O.C.*, La Haye, CIP-Gegevers KB, 2002, p. 33.

<sup>38</sup> Ibid, p. 36

<sup>39</sup> La construction de navires de deuxième catégorie (entre 800 et 1 000 tonnes) et de troisième catégorie (entre 500 et 800 tonnes) par la chambre d'Enkhuizen progressa fortement et régulièrement à partir de 1650 (Jaap Bruijn et alii, *Dutch-Asiatic shipping in the 17th and 18th centuries*, La Haye, Martinus Nijhoff, 1987, tableau n° 3, p. 53).

<sup>40</sup> Simon Hart a effectué une précieuse mise au point sur cette source, dont il s'est largement servi pour étudier la structure sociale de la population d'Amsterdam au XVIIIe siècle (« Een sociale structuur van de Amsterdamse bevolking in de 18<sup>e</sup> eeuw », dans son recueil *Geschrift en Getal*, Dordrecht, Hollandse Studiën 9, 1976, pp. 183-191).

<sup>41</sup> WFA, DTBE, 100 (1725-29) et 106 (1775-1779).

Indes orientales. Le conseil urbain se montrait également très fier de cet ensemble et plus particulièrement du fameux bâtiment tant vanté par les visiteurs ordinaires. C'est sans doute pourquoi le stadhouder Guillaume V, lors de son court séjour à Enkhuizen en juillet 1773, fut invité à venir visiter le lieu<sup>42</sup>. Les voyageurs de passage ne restaient pas, eux non plus, insensibles à cette réalité, puisque leur visite de la ville contenait presque systématiquement un détour par les bâtiments de la V.O.C.<sup>43</sup>. Ces étrangers, par ailleurs de moins en moins nombreux à s'aventurer au Nord de l'IJ, étaient naturellement largement influencés par les guides de voyage de l'époque. Mais il est remarquable qu'ils aient su apprécier, tout en décrivant sans ménagement l'état d'abandon de certains bâtiments, le dynamisme et la beauté des installations de la Compagnie des Indes orientales. Ils étaient donc sensibles, eux aussi, à la singularité se dégageant de quelques portions de l'espace portuaire.

Celui qui déambulait dans les rues d'Enkhuizen ne pouvait ignorer sa qualité de port ouvert sur le grand large. La toponymie urbaine restait en effet très marquée par la dimension ultramarine. Les documents les plus divers regorgent de mentions comme une « rue du poivre » (*peperstraat*), une « rue du tabac » (*tabakstraat*) quand il ne s'agit pas des différents bâtiments des compagnies de commerce. Le nom de quelques lieux à la mauvaise réputation sont parvenus jusqu'à nous, les autorités judiciaires de la ville ayant eu en effet à réprimer les activités illégales qui s'y déroulaient. Les archives révèlent ainsi la présence de débits de boisson connus sous les noms aussi exotiques que « le temple chinois » (*chinesekerk*), ou « le pot de porcelaine » (*de Porceleyn Pot*). Lieu d'hébergement des marins et des soldats en attente d'un embarquement, une auberge portait le nom de « perroquet vert » (*de groene papegaaij*)<sup>44</sup>. On ignore si le propriétaire avait lui-même navigué, mais il est à peu près certain que son établissement se distinguait, lors de son ouverture, par la présence de cet oiseau exotique<sup>45</sup>. Loin d'être isolés, ces établissements étaient reliés entre eux par de multiples connections. On s'en rend compte à la lecture du procès-verbal dressé par l'échevin à l'égard des cinq hommes arrêtés en décembre 1765 dans le cadre du vol des huit sacs de poivre évoqué plus haut<sup>46</sup>. Appréhendés dans l'auberge *de groene papegaaij*, ils avaient caché leur butin, dans un premier temps, dans la taverne appelée *chinesekerk*. Cette part obscure de l'exotisme, source de criminalité, mettait en branle toute une frange délinquante de la société urbaine.

---

<sup>42</sup> WFA, SAE 272, 28 août 1773.

<sup>43</sup> « The chief things to be seen here are the East Indies House and the house of Mr Steinberge, wherein are curius waterworks and a chamber of rarities [...] » (Lord William Fitzwilliam, *The Voyage of the Low Countrys and Some Part of France, Anno 1663*, Northampton, folii 10-37) ; « [...] a very fair East-india house, which looks the most handsome and stately of anything in the town; some parts of Enkhuizen that are farthest off from the sea look decaying enough ». (John Locke, *Journal for 1684*, Oxford, folio 8).

<sup>44</sup> Gerrit van Os, venu de Bois-le-Duc dans l'espoir d'un embarquement, logeait dans cette auberge lorsqu'il fut arrêté en septembre 1718 pour avoir donné un coup de couteau à l'un de ses camarades de boisson (WFA, ORAE, CB, 4925).

<sup>45</sup> La possession d'oiseaux exotiques était très prisée à Enkhuizen, en particulier chez les régents où l'on retrouvait de nombreux perroquets et autres canaris (Katja Bossaers, *op cit*, 1983, p. 54).

<sup>46</sup> Je renvoie le lecteur à la note 18.

Les représentations mentales d'un certain nombre d'habitants de la ville s'élaboraient en partie dans leurs bibliothèques. La culture livresque offre un angle d'analyse intéressant pour juger de la prégnance de l'exotisme à Enkhuizen, même si son appréhension n'est pas toujours aisée. Aux contraintes habituelles des lacunes d'enregistrement, vient s'ajouter pour la ville qui nous occupe le défaut d'un nombre restreint d'inventaires de bibliothèques. Quelques constatations se retrouvent cependant presque systématiquement. Les bibliothèques de grande dimension, très présentes dans notre corpus, ne ménagent qu'une place modeste aux livres de théologie ou de morale. Les ouvrages d'histoire, les relations de voyage ou les descriptions de villes se taillent au contraire la part du lion. Les inventaires dont on dispose pour Enkhuizen en comptent chacun un nombre appréciable, avec quelques grands classiques très connus des historiens du livre aux Pays-Bas, comme les travaux de Dapper<sup>47</sup>. La présence de quelques ouvrages comme la *Beschrijving van Japan* d'Engelbert Kaempfer de 1729 témoigne par ailleurs d'un intérêt particulier pour le domaine asiatique, même si les autres parties du monde extra-européen n'étaient pas négligées<sup>48</sup>. Deux fonds distincts renfermaient un ouvrage très célèbre sur les coutumes et les mœurs des peuples de la terre, richement illustré par les gravures de Picard<sup>49</sup>. Ils nous renseignent sur l'intérêt des lecteurs d'Enkhuizen pour toutes les manifestations d'exotisme. Ces individus n'étaient pas tous des régents, puisque les bibliothèques de certains pasteurs renfermaient les mêmes ouvrages<sup>50</sup>. Il faut donc conclure, tout en ayant à l'esprit que la chronologie de la constitution de ces fonds nous est inconnue, à une probable pérennité du goût pour les horizons lointains. La curiosité pour les contrées et les mœurs exotiques demeura vivace à Enkhuizen au XVIIIe siècle, en dépit du recul d'un certain nombre d'activités maritimes.

---

<sup>47</sup> Parmi ses relations de voyage lointain, on retrouve la *Nauwkeurige Beschrijvingh der africaense gewesten* et la *Beschrijving van Morea* dans la bibliothèque du célibataire et riche bourgeois Gerard Moeskoker, mort en 1713 (WFA, ORAE n° 4922). Le fortuné Andries Haak, décédé 40 ans plus tard, possédait les mêmes ouvrages (WFA, SAE, familiepapieren n° 1679, pochette n° 2).

<sup>48</sup> Le titre exact de l'ouvrage paru en 1729 était : *De beschrijving van Japan behelsende een verhaal van den ouden en tegenwoordigen staat en regering van dat rijk*. Il se trouvait dans la bibliothèque de Dirk Haak, disparu en 1747 (WFA, SAE, familiepapieren n° 1678, pochette n° 4).

<sup>49</sup> Il s'agissait des *Cérémonies et Coutumes Religieuses de tous les Peuples du Monde, avec les Superstitions*, imprimé à Amsterdam en sept volumes.

<sup>50</sup> Martinus Lydius, disparu en 1679, possédait une *Descriptio Indiae Occidentalis*, imprimée à Amsterdam en 1622 (KB, veilingcatalogi, n° 1854, Mf 3110) ; un autre pasteur, Henricus Smit, avait dans sa bibliothèque l'ouvrage de Kolbe sur la description du Cap de Bonne Espérance, en deux tomes, imprimé un an avant son décès (ibid, n° 2156, Mf 3458-3459).

L'aventure extra-européenne fut néanmoins largement minorée dans les histoires de la ville qui circulaient au XVIIIe siècle<sup>51</sup>. Les rares écrivains de la ville n'en ont pas non plus fait un de leurs thèmes de prédilection. Dans l'un des témoignages les plus probants de l'attachement de certains bourgeois à Enkhuizen, l'ouverture de la cité sur le monde ne constitue au mieux qu'une dimension annexe de son histoire<sup>52</sup>. Deux marqueurs identitaires firent au contraire l'objet d'une vigoureuse promotion de la part des magistrats et des poètes de la ville. La pêche du hareng s'imposa en effet, sans discontinuer, comme une préoccupation majeure du gouvernement urbain. Les habitants eux-mêmes furent largement associés à l'exaltation de ce passé halieutique à travers la célébration annuelle, sans interruption au XVIIIe siècle, de deux fêtes encadrant les campagnes de pêche<sup>53</sup>. Les sources religieuses semblent bien indiquer une ferveur jamais démentie autour de ces temps forts de la vie sociale à Enkhuizen<sup>54</sup>. Davantage dans le registre de la fête temporaire, exceptionnelle et fortement investie par la mémoire collective, la célébration du bicentenaire du soulèvement de la cité contre les Espagnols en mai 1772 indique également les priorités des régents de la ville. En choisissant ainsi de mettre en scène la bravoure d'une poignée de bourgeois face à l'odieuse tyrannie espagnole, les magistrats prenaient en effet le parti de renforcer la cohésion de la communauté urbaine autour d'un fait d'arme local et très circonscrit dans le temps<sup>55</sup>. Passé au tamis de la mémoire, cet événement isolé prenait davantage d'importance que la longue chaîne des succès commerciaux des flottes d'Enkhuizen à travers tous les océans du monde.

La responsabilité des élites d'Enkhuizen dans la mise à l'écart, au XVIIIe siècle, de l'empreinte de l'exotisme sur leur ville ne saurait donc être niée. Ce mouvement de sélection mémorielle, opéré dans une période de grandes difficultés économiques et de perte de vitalité démographique, s'est effectué selon toute vraisemblance au détriment de l'ouverture au monde. Une identité locale, davantage centrée sur la cité elle-même, a seule reçu toute l'attention du gouvernement et des habitants de la ville. Les défenseurs du prestige d'Enkhuizen marquèrent une nette prédilection pour le rappel des succès politiques et halieutiques d'une communauté ne comptant que sur ses ressources propres pour triompher. On chercherait ainsi en vain la moindre

---

<sup>51</sup> Pieter Pietersz Kock, *Historia, dat is een verhaal in rijm van den oorspronck ende fondeeringe der seer vermaerder zee- ende coopstadt Enchuysen ...*, 1603 ; Hendrick Pietersz Advocaat, *Historie van den oorspronck, fondatie ende voortganck der seer vermaerder Zee ende Koopstadt Enchuysen ...*, 1660 ; Gerard Brandt, *Historie der vermaerde zee- en koopstadt Enkhuizen vervaetende haer herkomste en voortgangh*, 1666 ; Sebastiaan Centen, *Vervolg der Historie van de vermaerde zee- en koopstadt Enkhuizen*, 1747 (il s'agissait en fait d'une suite de l'ouvrage de Brandt, concernant la période 1609-1678).

<sup>52</sup> Cet aspect se détecte aisément dans la poésie épique d'Anna van der Horst, née à Enkhuizen en 1735 ; elle fit imprimer, en 1766, un recueil de chants à la gloire de sa ville natale (*Het Oud-Enkhuizen in zeven zangen*).

<sup>53</sup> Il s'agissait, vers le 24 juin, du *Buyssse Biddag* et à la fin du mois de novembre ou au début du mois suivant du *Buyssse Danckdag*.

<sup>54</sup> Sans entrer dans les détails statistiques, les montants collectés dans les trois temples calvinistes de la ville à l'occasion des cérémonies religieuses en l'honneur des flottilles étaient de loin les plus élevés de toute l'année.

<sup>55</sup> Pour une analyse plus fouillée je renvoie à mon article : « Entre fête civique et reconstruction identitaire en Hollande : Enkhuizen en 1772 », dans *Revue d'Histoire Moderne et Contemporaine*, 55-1 (janvier-mars 2008), pp. 74-97.

référence aux nombreux étrangers venus s'employer dans l'économie urbaine et de ce fait largement responsables de la prospérité d'Enkhuizen au XVIIIe siècle. Une perception différente était sans doute malaisée, dans la mesure où le grand commerce colonial souffrit moins de la crise. On objectera également que les écarts grandissants de richesse, ainsi que la nature si particulière de l'offre de travail proposée par la V.O.C., n'étaient pas de nature à susciter l'enthousiasme. Un certain nombre d'habitants basculèrent en effet dans la plus grande pauvreté et furent contraints de quitter la ville. Ceux qui restèrent ne purent que très modestement avoir accès à des richesses coloniales ne faisant que transiter par Enkhuizen. Pour tous les autres, la consommation courante de produits tropicaux en avait très certainement atténué l'exotisme, selon un processus bien connu<sup>56</sup>.

Dans un contexte de déclassement brutal, on observe donc à Enkhuizen des tentatives de reconstruction identitaire niant la place de l'exotisme dans l'histoire urbaine. Ce mouvement ne doit pas nous étonner, si l'on considère l'identité collective à l'instar d'une construction permanente. Il faut suivre Willem Frijhoff quand il la décrit comme « le résultat d'un processus d'interaction entre, d'une part, la perception ou l'auto-perception de l'individu (du groupe, de la nation) et, d'autre part, sa réalisation dans l'espace et dans le temps »<sup>57</sup>. Prisonnier d'une logique qui lui était propre, la redécouverte mnésique du passé de la ville s'est donc accompagnée d'un décalage croissant avec la réalité de la culture matérielle à Enkhuizen au XVIIIe siècle. Ses habitants avaient pourtant l'occasion, beaucoup moins rarement qu'on ne l'imagine, d'expérimenter un contact avec des produits et des comportements exotiques. L'occasion a été donnée de mesurer à quel point la Compagnie des Indes orientales jouait toujours un rôle de vecteur privilégié. L'absence de stigmates sur l'identité collective de la ville, ou tout du moins celle qui était revendiquée, doit donc nous interpeller.

L'analyse du cas du port de la *Zuyderzee* permet de compléter notre tableau des liens unissant la ville, la consommation et l'exotisme. Loin de se solder par un recul du goût pour l'exotisme, l'affaiblissement économique d'Enkhuizen s'est accompagné du maintien d'un commerce ultra-marin dynamique. Les richesses accumulées garantissaient la consommation des produits coloniaux, quand bien même les fonctions de production se mirent à délaisser la ville. Le déclin eut néanmoins un impact sur la diffusion de l'exotisme dans la ville. On relève en effet, à l'aune de ce phénomène, une réévaluation du rapport à l'autre. Plus intime, moins affirmé et pour tout dire parfaitement intégré à la vie quotidienne, l'exotisme perdit de sa saveur. Il tendait, au fur et à mesure que le XVIIIe siècle s'avancait, à se fondre dans le paysage physique et mental de la cité

---

<sup>56</sup> Ina Baghdiantz McCabe, *op cit*, p. 203 et p. 291.

<sup>57</sup> Willem Frijhoff, « La ville : lieu de mémoire de l'Europe moderne ? », dans Pim den Boer et Willem Frijhoff (red), *Lieux de mémoire et identités nationales*, Amsterdam, Amsterdam University Press, 1983, p. 61.

maritime. Au-delà de l'expérience concrète de l'ouverture au monde, du maniement et de la consommation des produits exotiques, c'est par conséquent la question de l'appropriation de l'exotisme par la communauté urbaine qui doit être posée.

Thierry ALLAIN

Université Paul Valéry – Montpellier III

[thierry.allain@univ-montp3.fr](mailto:thierry.allain@univ-montp3.fr)